



HAL
open science

**Compte rendu de GRABUNDZIJA Maggy, Yémen,
morceaux choisis d'une révolution, mars 2011– février
2012, Paris, L'Harmattan, 2015, 371 p.**

François Siino

► **To cite this version:**

François Siino. Compte rendu de GRABUNDZIJA Maggy, Yémen, morceaux choisis d'une révolution, mars 2011– février 2012, Paris, L'Harmattan, 2015, 371 p.. Arabian Humanities, 2019. halshs-03528660

HAL Id: halshs-03528660

<https://shs.hal.science/halshs-03528660>

Submitted on 17 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

GRABUNDZIJA Maggy, *Yémen, morceaux choisis d'une révolution, mars 2011–février 2012*, Paris, L'Harmattan, 2015, 371 p.

Plus de quatre ans après le déclenchement d'une guerre civile menée sur plusieurs fronts, l'attaque du Yémen par une coalition militaire menée par l'Arabie saoudite, des bombardements massifs qui touchent les populations civiles et un nombre de victimes sans doute largement sous estimé du fait d'une situation humanitaire catastrophique, on peine à se souvenir que ce pays a connu lui aussi, en 2011, sa révolution. Largement ignoré par les médias occidentaux – presque autant aujourd'hui en temps de guerre que par le passé en temps de paix – le Yémen a pourtant vécu ce moment de basculement historique, dans une chronologie quasiment identique à celle de la Tunisie et de l'Égypte. Depuis 2014, les terribles images de la guerre civile qui ravage le pays ont pris le dessus, et on en vient aussi à oublier (comme pour la Syrie) la dimension résolument pacifique des premières manifestations et occupations de places, dans un pays pourtant connu pour une dissémination massive d'armes au sein des populations civiles. Malgré l'intense répression des premiers instants du soulèvement, c'est ainsi « torse nu », comme le rappelle l'auteure (p.33) que les manifestants réclament dès 2011 la chute du régime et la démission du dictateur, Ali Abdallah Saleh, alors au pouvoir depuis 33 ans. La chute de ce dernier deviendra une réalité près d'un an plus tard, en février 2012.

C'est précisément dans cette période (mars 2011-février 2012) que s'inscrit l'ouvrage de Maggy Grabundzija. Un ouvrage atypique dans sa genèse, dans son contenu et sa forme, mais aussi plus largement par les réflexions qu'il suggère sur le positionnement du chercheur confronté à l'irruption de l'événement, réflexions qui dépassent largement le cadre des faits qui l'ont inspiré. Ce sont ces trois aspects de l'ouvrage dont on voudrait tenter ici de rendre compte.

Lorsque débute la révolution de 2011, cela fait près de dix ans que l'auteure vit au Yémen. Anthropologue arabisante, elle a consacré une thèse à la question des rapports de sexe dans un village du centre du pays. Chercheuse indépendante, elle travaille en tant qu'experte pour des institutions internationales et des ONG sur les questions de genre. Hésitante dans un premier temps sur la conduite à tenir face aux événements inattendus qui se déroulent sous ses yeux – les risques pour sa sécurité sont réels, mais elle estime aussi ne pas avoir toute la légitimité scientifique d'une spécialiste des questions politiques –, elle finit par rejoindre la Place de l'Université de Sana'a, rebaptisée Place du Changement (*sâhat al-taghyîr*) par les manifestants. Elle y découvre une multitude de tentes montées par les révolutionnaires au centre desquelles se trouve une estrade à partir de laquelle des intervenants, micro en main, coordonnent les actions quotidiennes. C'est sur ce lieu étonnant, mélange de vie en commun, de libération de la parole, de musique et de débats que sont installés hommes et femmes aux appartenances variées, tant sur le plan idéologique que sur celui des origines sociales et géographiques. Un lieu sur lequel plane également au quotidien la menace d'une attaque meurtrière des forces de sécurité du régime.

Après quelques jours passés sur la place, l'auteure se met à écrire des mails pour informer et rassurer ses proches en dehors du Yémen, et devant l'intérêt d'une audience sans cesse grandissante, elle y consacre régulièrement de plus en plus de temps. Les messages s'étoffent et deviennent de véritables compte rendus qui, quoique écrits à chaud, révèlent très vite le regard d'une anthropologue de métier.

Ce sont l'ensemble de ces message-billets datés qui composent la majeure partie de l'ouvrage. Après une courte introduction et une vingtaine de pages d'un (utile) rappel sur l'histoire récente du Yémen, le lecteur est plongé dans ce qui ressemble tout d'abord à

un journal de bord, obstinément tenu au fil des semaines, qui rend non seulement compte des péripéties parfois dramatiques de la révolution mais aussi du cheminement de la chercheuse face à l'événement.

Dans un premier temps, simple observatrice, elle se laisse porter par le mouvement et le hasard des rencontres, des discussions et des réflexions. Elle s'imprègne de l'atmosphère extra-ordinaire qui règne sur la place transformée en forum révolutionnaire et observe notamment comment ce lieu informel se structure peu à peu, se dotant d'organes de délibération, de décision, d'organisation. Puis, à partir du mois de mai 2011, elle change de posture et décide de se mettre à enquêter activement, suscitant des rencontres pour interroger tous ceux qu'elle croise quotidiennement : membres de partis de gauche, *Hûthis* venus du nord-ouest, femmes – militantes féministes ou non –, militaires, intellectuels, représentants de diverses tribus, membres de l'*Islâh* (parti proche des Frères musulmans), socialistes, nassériens ou « indépendants »... Dans ces entretiens dont elle retrace fidèlement le déroulement s'expriment ainsi femmes et hommes de différentes tendances politiques ou idéologiques, d'âges, d'origines sociales, géographiques – et parfois d'affiliations tribales – diverses. Elle les laisse parler, note inlassablement leurs idées, leurs réactions à l'actualité, leurs espoirs et leurs doutes. Ces mois d'enquête sont entrecoupés de plusieurs attaques armées menées contre les manifestants par les forces militaires fidèles au pouvoir, auxquelles répondent les segments de l'armée qui soutiennent la révolution, épisodes tragiques qui se soldent à chaque fois par de nombreux morts et blessés...

La première lecture est donc celle d'un témoignage inestimable – sans doute l'un des rares – qui documente au plus près du terrain les événements qui ont lieu sur l'un des sites majeurs de la révolution yéménite, ainsi que la façon dont les vivent ceux qui en sont les principaux acteurs. Il y a là, à l'évidence, un matériau ethnographique exceptionnel par la durée et la densité, le volume d'informations récolté et la précision, tant dans l'observation que dans les propos recueillis. Ajouté au souci de contextualisation dont fait preuve l'auteure dans la restitution de ses notes, cela en fait une formidable source pour de futurs travaux d'historiens, de politistes ou d'anthropologues¹.

Mais l'ouvrage va bien au delà de cette dimension de témoignage revendiquée dès le départ. Car au fil des pages se met en place une sorte de progression dialectique entre la réflexion de l'anthropologue et les réactions des individus qu'elle interroge en les plaçant face à ses propres questionnements, dans une sorte de co-construction de l'analyse. Le lecteur suit ainsi pas à pas les tentatives d'éclaircissement d'un certain nombre de notions récurrentes dans le discours des révolutionnaires yéménites comme celle « d'État civil » (*dawla madaniya*), notion dont le flou révèle qu'elle est à la fois l'objet de représentations diverses et l'enjeu de luttes. M. Grabundzija essaye de faire préciser à ses interlocuteurs ce que pourrait être le lien entre ce nouveau mode d'organisation, apparemment largement souhaité, et les formes antérieures d'appartenance (religieuses, tribales, familiales) et de pouvoir (les partis, l'armée), ce que pourraient devenir les relations entre le « Peuple » et ceux qui sont censés le représenter. Au gré des péripéties de la lutte révolutionnaire, elle observe et explore le développement d'un langage du politique propre aux acteurs : émergent ainsi des vocables comme *tas'id* (qu'elle traduit par « intensification de la lutte révolutionnaire ») et *hasm* (« moment décisif menant à la victoire »), des oppositions entre « action

1 Ce matériau a d'ailleurs très rapidement été utilisé pour étayer et compléter les observations d'autres chercheurs, cf. Bonnefoy L., Poirier M., « La structuration de la révolution yéménite. Essai d'analyse d'un processus en marche », *Revue française de science politique*, 2012/5 (Vol. 62), p. 895-913. <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-science-politique-2012-5-page-895.htm>

révolutionnaire » et « action politique », entre « appartenance partisane » et « indépendance », etc.

Elle recueille également les prises de positions par rapport aux instances de coordination qui tentent de se mettre en place pour gérer la transition, les réactions au difficile processus d'unification entre différentes tendances politiques en présence, mais aussi à l'irruption des questions de genre dans la discussion politique et de leur évolution (par exemple dans les moments de choix des représentants, p.285-286). A travers des acteurs issus de différentes régions du Yémen présents sur la place, elle arpente le pays du Nord au Sud sans quitter les tentes qui peuplent ce « lieu global » qu'est devenu la Place du changement. Et au-delà même de la situation politique intérieure, ce sont aussi les échos de la scène régionale (les révolutions tunisiennes, égyptiennes, libyennes et syriennes, les relations avec le voisin saoudien et les pays du Golfe) et internationale (la politique extérieure américaine, le prix Nobel attribué à la jeune révolutionnaire yéménite, Tawakkul Karman, en octobre 2011) qui alimentent les débats et les anticipations.

Ainsi, peu à peu, ce journal de bord, initialement destiné à « laisser trace de l'éphémère » (p.14), ressemble de plus en plus à un carnet de terrain – ouvert aux lecteurs – qui retrace le cheminement d'une recherche en train de naître et de se construire dans le cours même d'un mouvement dont personne ne connaît encore le dénouement. En décidant d'en tirer un ouvrage, M.Grabundzija rend accessible une forme d'écriture assez rare en science sociales², choisissant de livrer tout à la fois ses observations et le cheminement intellectuel qu'elles inspirent³, là où d'habitude les deux sont dissociés et où la réflexion publiée après coup masque en grande partie les multiples détours du raisonnement qui l'a fait naître. Ce faisant, elle invite à une réflexion sur le positionnement du *chercheur confronté à l'événement*, réflexion dont elle fournit elle-même plusieurs pistes.

Une première caractéristique repérable de ce positionnement est la nécessité pour le chercheur de s'affranchir – au moins jusqu'à un certain point – des frontières de sa discipline (ici l'anthropologie) et d'oser se saisir d'objets qui ne lui sont pas habituels. Dans son introduction, l'auteure explique bien ses hésitations de départ à enquêter sur la révolution naissante au motif qu'elle n'a « jamais été amenée à travailler sur des sujets strictement politiques » (p.13). Ces doutes peuvent paraître paradoxaux ; là où un(e) journaliste se trouvant depuis 48 heures sur le terrain se sent habilité à traiter de tous les sujets qui se présentent, la chercheuse qui vit depuis dix ans au Yémen, parle la langue, connaît la société et les usages tend à considérer qu'elle est illégitime à parler d'un processus, parce qu'il n'entre pas dans son champ habituel d'investigation... C'est qu'il y a effectivement là une forme de « réserve disciplinaire » propre aux science sociales qui implique, en temps normal, de s'en tenir aux objets considérés comme « légitimes » pour telle ou telle discipline. Mais l'on voit bien comment – et l'auteure l'explique – à partir du moment où l'événement prend une ampleur inédite et laisse entrevoir un bouleversement global des structures sociales, ces scrupules tendent à disparaître. Et à la « déssectorisation »⁴ des protestations répond en quelque sorte une « dé-spécialisation » du chercheur qui mesure, dans l'urgence, l'importance de contribuer à sa mesure, et avec les outils disponibles, à l'analyse d'un processus qui dépasse le cadre habituel du travail de terrain. C'est sans doute l'un des premiers effets du surgissement de l'événement sur la posture de recherche.

2 Même si on en trouve davantage d'exemples depuis l'apparition des blogs scientifiques, comme par exemple sur la plateforme hypotheses.org.

3 Sans oublier ses émotions dont, sans y insister outre mesure, elle note néanmoins la manifestation, au gré des péripéties qu'elle vit quotidiennement.

4 Pour reprendre une notion propre à la sociologie des mobilisations.

Un second effet, assez directement lié au premier, est celui de la primauté donnée à la description. Face à ces circonstances exceptionnelles et inattendues, décrire (et donc écrire) avant même que de d'analyser s'impose rapidement pour l'auteure comme une priorité. Mais on l'a dit, il s'agit là d'une description interprétative, et en cela, elle pourrait se rapprocher de la *thick description* (« description dense ») telle que pensée par C.Geertz selon lequel ce qu'il s'agit d'interpréter n'est pas tant l'événement en train de se produire que le « flux du discours social »⁵, la multiplicité des sens que lui donnent les acteurs qui y sont engagés. Cette démarche accorde naturellement une grande attention aux représentations et aux catégories de pensée des acteurs, mais aussi aux multiples bifurcations possibles du processus révolutionnaire qui sont susceptibles d'en modifier le cours, renouvelant par là-même les devenirs possibles du mouvement dans son ensemble.

Enfin, du fait même de l'inaboutissement du processus révolutionnaire, l'écriture produite dans l'instant échappe au piège téléologique qui marque souvent (et pourrait-on dire inévitablement) les analyses produites à l'issue d'un processus, et qui consiste à braquer – après coup – les projecteurs de l'analyse sur les fait qui semblent le mieux expliquer les développements ultérieurs, cédant ainsi à « une lecture régressive en terme de causalités »⁶. Ici, à l'inverse, l'incertitude permanente se traduit dans l'écriture par des questions récurrentes au fil des pages du journal : quand la révolution va t-elle prendre fin ? Et pour quel résultat ? Si l'ouvrage avait été écrit ne serait-ce qu'un an plus tard (après que le soulèvement *hûthi* de 2014 n'ait entraîné le début d'une guerre civile amenée à s'internationaliser), on peut imaginer par exemple qu'il aurait été tentant de donner une importance prémonitoire aux épisodes de conflits armés locaux entre *Hûthis*, salafistes et partisans islamistes d'*al-Islâh* (pp.215 et 293). Ou de souligner avec force la déclaration quasi prophétique de cette militante qui voit le déclenchement d'une guerre civile comme l'un des « scenarii les plus probables » (p.277). Mais au moment où l'auteure rend compte de ces faits, ce sont des conflits parmi d'autres, des hypothèses parmi d'autres dans le complexe maelstrom de la révolution, lorsque tous les possibles sont encore ouverts.

Au delà du précieux éclairage interne qu'il fournit sur la révolution yéménite, le livre de M.Grabundzija donne donc ample matière à réflexion sur la façon dont on écrit les sciences sociales, et fournit une excellente démonstration – par l'exemple – de la façon dont celles-ci peuvent contribuer à la compréhension de l'histoire en train de se faire.

François Siino
Aix Marseille Univ, CNRS, IREMAM, Aix-en-Provence, France

5 Geertz C., 1973, « Thick Description : Toward an Interpretive Theory of Culture », *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books. Voir la traduction en français et la présentation d'André Mary dans le numéro 6 de la revue *Enquête, anthropologie, histoire, sociologie*, Marseille, Éditions Parenthèses, 1998 (<https://journals.openedition.org/enquete/1353>).

6 Catusse M., Siino F., Signoles A., « Révolutions arabes : un événement pour les sciences sociales ? », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n°138, décembre 2015, (<http://journals.openedition.org/remmm/9184>).